



# **ANNALES ISLAMOLOGIQUES**

**en ligne en ligne**

AnIsl 47 (2014), p. 309-326

Brigitte Foulon, Emmanuelle Tixier Du Mesnil

## Famille princière et poésie : le cas d'al-Mu'tamid Ibn 'Abbād (1040-1095)

### *Conditions d'utilisation*

L'utilisation du contenu de ce site est limitée à un usage personnel et non commercial. Toute autre utilisation du site et de son contenu est soumise à une autorisation préalable de l'éditeur (contact AT ifao.egnet.net). Le copyright est conservé par l'éditeur (Ifao).

### *Conditions of Use*

You may use content in this website only for your personal, noncommercial use. Any further use of this website and its content is forbidden, unless you have obtained prior permission from the publisher (contact AT [ifao.egnet.net](mailto:ifao.egnet.net)). The copyright is retained by the publisher (Ifao).

## Dernières publications

- |               |  |  |
|---------------|--|--|
| 9782724711523 | <i>Bulletin de liaison de la céramique égyptienne</i> 34                       | Sylvie Marchand (éd.)  |
| 9782724711400 | <i>Islam and Fraternity: Impact and Prospects of the Abu Dhabi Declaration</i> | Emmanuel Pisani (éd.), Michel Younès (éd.), Alessandro Ferrari (éd.) |
| 9782724710922 | <i>Athribis X</i>  | Sandra Lippert   |
| 9782724710939 | <i>Bagawat</i>   | Gérard Roquet, Victor Ghica  |
| 9782724710960 | <i>Le décret de Saïs</i>   | Anne-Sophie von Bomhard  |
| 9782724711547 | <i>Le décret de Saïs</i>   | Anne-Sophie von Bomhard  |
| 9782724710915 | <i>Tebtynis VII</i>  | Nikos Litinas  |
| 9782724711257 | <i>Médecine et environnement dans l'Alexandrie médiévale</i>                   | Jean-Charles Ducène  |

BRIGITTE FOULON, EMMANUELLE TIXIER DU MESNIL\*

## Famille princière et poésie : le cas d'al-Mu'tamid Ibn 'Abbād (1040-1095)

---

### ♦ RÉSUMÉ

Rares sont les souverains andalous dont la vie se prête autant à l'élaboration d'un mythe que celle d'al-Mu'tamid Ibn 'Abbād, dernier roi 'abbādide de Séville. Ce mythe, forgé et entretenu par les auteurs andalous, repris et amplifié par l'historiographie des xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles, repose sur la personnalité de ce prince, grand combattant tout autant qu'excellent poète, mais aussi sur un destin exceptionnel : il fut le plus glorieux des princes andalous du xi<sup>e</sup> siècle, mais, démis par les Berbères almoravides à la fin du siècle, il finit sa vie miséreux et en exil. Le destin d'al-Mu'tamid serait sans aucun doute beaucoup moins romanesque si ce roi ne s'était pas trouvé, de surcroît, au centre d'une constellation familiale et amicale aussi complexe que fascinante, au sein de laquelle la pratique de l'art poétique joue un rôle fondamental. Nombreux sont les textes qui abordent ses relations ombrageuses avec son père, le terrible al-Mu'tadid, sa passion pour celle qu'il fit reine sous le nom d'I'timād, son attachement pour son compagnon et vizir Ibn 'Ammār et enfin sa tendresse pour ses enfants, qu'il exprima dans ses poésies composées en exil.

**Mots-clés :** al-Andalus – poésie arabe – al-Mu'tamid Ibn 'Abbād

\* Brigitte Foulon, université de Paris III, bfoulon14@gmail.com

Emmanuelle Tixier du Mesnil, université de Paris Ouest Nanterre, La Défense, edumesnil@u-paris10.fr

## ♦ ABSTRACT

Very few are the Andalusian princes whose lives led to the coining of such a myth as that of al-Mu'tamid Ibn 'Abbād, last Abbadid king of Sevilla. This myth, forged and kept alive by the Andalusian authors, taken up and enhanced by the 19th and 20th century historiographers, lies in the personality of this prince, a great warrior as well as an excellent poet, but also in his outstanding fate : he was the most glorious Andalusian prince of the 11th century, but, dismissed from his duties by the Almoravid Berbers, he ended up his life, destitute and in exile. Al-Mu'tamid Ibn 'Abbād's fate would no doubt be far less romantic had he not spent his life in the bosom of a family and friendly circle, which was both complex and fascinating and where the art and practice of poetry played a prominent part. Many are the texts that tackle his prickly relationship with his father, the great al-Mu'taṣid, his passion for the lady he made queen under the name of I'timād, his affection for his companion and vizir, Ibn 'Ammār, and to finish, the tenderness for his children he expressed in the poems he composed when he was in exile.

**Key words:** al-Andalus – Arabic poetry – al-Mu'tamid Ibn 'Abbād

\* \* \*

AMOUR, gloire, beauté... et déchéance. Le portrait d'al-Mu'tamid Ibn 'Abbād nécessite l'ajout de ce dernier terme à la trilogie bien connue car lui seul permet de rendre compte au mieux du destin tragique de celui qui fut le plus célèbre des princes andalous. Outre le fait qu'il fut l'un des meilleurs poètes de son temps, c'est certainement ce retournement de la fortune qui explique qu'il est plus connu des littéraires que des historiens. À part Reinhard Dozy, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, qui voyait en lui le parangon des princes andalous et le pivot de son histoire de la Péninsule, les historiens se sont depuis contentés d'insérer sa geste dans la trame compliquée de l'histoire du XI<sup>e</sup> siècle. Dans l'article de l'*Encyclopédie de l'islam* qui lui est consacré, Évariste Lévi-Provençal fait un portrait assez plat du prince, évacuant très vite les éléments qualifiés de romanesques pour aller à l'essentiel : le rôle qu'il occupa au cours des épisodes de la Reconquista qui l'opposèrent à Alphonse VI de Castille. Un paragraphe cependant, à la fin de la notice, est consacré à son activité poétique. C'est pourtant par ce biais que nous avons décidé de l'aborder, peut-être pour essayer d'apporter un éclairage nouveau sur ce personnage exceptionnel. Mais aussi parce que les sources poétiques font partie intégrante des documents qui permettent l'écriture de l'histoire. La situation politique qui prévalait à Séville à la fin du XI<sup>e</sup> siècle y est tout aussi finement retranscrite que dans des notices biographiques ou des traités de géographie. Al-Mu'tamid Ibn 'Abbād n'est cependant pas un héros isolé et son destin est indissociable d'une constellation familiale et amicale aussi complexe que fascinante. Nombreux sont les textes qui abordent les relations ombrageuses avec son père, le terrible al-Mu'taṣid, son attachement pour son compagnon et vizir Ibn 'Ammār, sa passion pour celle qu'il fit reine sous le nom d'I'timād, son amitié sans faille pour le poète Ibn Labbāna, et enfin, sa tendresse pour ses enfants, qu'il exprima

dans ses poésies composées en exil. Ce sont les différents éléments qui constituent cette constellation que nous allons tour à tour évoquer, en mettant cependant l'accent sur les rapports tout à la fois politiques et poétiques qui lièrent le père et le fils.

## Le père et le fils, deux figures antinomiques

Al-Mu'tamid Ibn 'Abbād naquit en 431 ou 432 (1040) au sein de la famille princière qui dirigeait Séville depuis deux générations. Son père était le féroce al-Mu'tađid, premier véritable souverain de la dynastie 'abbādide, laquelle s'était imposée à la tête de la principauté de Séville à la faveur de la *fitna* qui vit sombrer le califat omeyyade de Cordoue, dans les premières décennies du xi<sup>e</sup> siècle. Séville était alors la seconde ville d'al-Andalus par son importance démographique et politique après Cordoue, la capitale du califat, ruinée à l'issue du terrible siège que lui firent subir les Berbères en 1010-1013. L'unité du territoire ayant fait long feu, une vingtaine de principautés, les Taïfas, se disputèrent villes et provinces. Au début des années 1020 s'imposa à la tête de Séville un triumvirat, sorte de conseil viziral, dont la figure dominante était le cadi Muḥammad ibn 'Abbād. L'essentiel de son activité fut de protéger la ville des convoitises des différents prétendants au califat, quitte à proposer de manière fort originale un candidat : en 1035, le cadi prétendit avoir retrouvé l'Omeyyade Hišām al-Mu'ayyad, pourtant disparu en 1013 dans les tourmentes de la *fitna*. Il s'agissait en fait d'un sosie dont peu de gens furent dupes mais qui avait l'avantage de déléguer le pouvoir au cadi, assurant ainsi la légitimité de ce dernier. Le second gouvernant 'abbādide, fils du cadi, fut 'Abbād ibn Muḥammad ibn 'Abbād (433-461/1041-1042 à 1068-1069) qui prit, contrairement à son père, un *laqab*, celui d'al-Mu'tađid bi-Llāh<sup>1</sup>. Le souverain sévillan déploya un zèle féroce pour consolider son royaume ; il repoussa considérablement les limites de la principauté de Séville, absorbant les Taïfas voisines qui ne pouvaient se défendre. Il annexa ainsi, dans le Gharb, Mertola, Huelva-Saltès, Niebla et Silves ; ce fut ensuite le tour des petits émirats berbères de Moron, Ronda, Carmona, Arcos, au cours de la décennie 1060. L'ambition d'al-Mu'tađid ne se borna pas à ces prises ; il entendait devenir le maître de tout le Sud de la Péninsule, ce qui le fit s'attaquer à Cordoue, disputée au souverain de Tolède. Il mourut néanmoins avant d'avoir pris la ville, en 461/1069. C'est à son fils, al-Mu'tamid, notre héros, que revint cette prise glorieuse, à la fin de la même année.

Dans sa *Dahīra*, Ibn Bassām (m. 542/1147) consacre une notice à chacun des 'Abbādides ayant occupé le pouvoir à Séville : le cadi Abū al-Qāsim Muḥammad b. 'Abbād<sup>2</sup>, le fondateur de la dynastie, puis son fils al-Mu'tađid<sup>3</sup>, qui lui succède en 433/1041, et enfin al-Mu'tamid, qui accède au trône en 461/1069<sup>4</sup>. Néanmoins, ce sont les deux derniers qui retiennent davantage l'attention de l'anthologue. Il apparaît clairement qu'Ibn Bassām, à travers les pages dédiées

1. Ce *laqab* avait été porté par le seizième calife abbasside, Aḥmad b. Abī Aḥmad b. al-Mutawwakil al-Mu'tađid bi-Llāh (279-289/892-902). Ce calife avait déployé des efforts considérables pour consolider l'Empire.

2. Ibn Bassām, *al-Dahīra* II/1, p. 13-23.

3. *Ibid.*, p. 23-41.

4. *Ibid.*, p. 41-81.

à al-Mu'tađid et al-Mu'tamid, élabore deux figures antinomiques du prince et qu'il oppose délibérément le père et le fils. Le discours tenu sur al-Mu'tađid, qu'il émane d'Ibn Bassām lui-même ou de l'une de ses sources majeures, l'historien Ibn Ḥayyān, est particulièrement négatif. Ainsi, dans les quelques lignes de présentation générale du personnage que nous livre le premier, le terme de *ġabbār* (« tyran ») n'intervient pas moins de trois fois. L'anthologue présente l'homme comme le « pivot de la fitna broyeuse d'hommes » ( « *quṭb rahā al-fitna* »), comme « *celui auquel rien ne peut résister et auquel personne, proche ou lointain, ne peut échapper*<sup>5</sup> », un « *tyran [capable] de consolider les affaires tout en étant lui-même détraqué*<sup>6</sup> », un « *lion [capable] de [leur] briser les os du cou, alors qu'il est tapi*<sup>7</sup> », « *se jetant avec une fureur aveugle sur ses ennemis et dont tout homme avisé se gardait*<sup>8</sup> », un « *tyran inspirant la plus grande défiance aux braves*<sup>9</sup> ». Après avoir rappelé que son règne fut inauguré par l'assassinat de son vizir Ḥabib, l'auteur le décrit comme « *un des plus grands tyrans que le monde ait connus*<sup>10</sup> », « *décrié par tous ceux qui vinrent après lui*<sup>11</sup> » (...); « *la guerre qu'il menait était un poison agissant instantanément, une flèche ne manquant jamais sa cible, tandis que la paix [qu'il proclamait] était un état tout aussi détestable et n'apportait aucune sécurité.*<sup>12</sup> »

Ibn Ḥayyān n'est guère plus tendre avec al-Mu'tađid, le décrivant comme : « *Lion parmi les rois, flamme de la fitna, il fut celui qui [sut] laver l'ignominie et accomplir ses désirs de vengeance, des nouvelles extraordinaires coururent à son sujet, il fut le responsable d'événements abominables, de conflits dévastateurs, il afficha des ambitions élevées et fut l'homme des assauts orgueilleux.*<sup>13</sup> » On sent dans ces lignes tout à la fois l'horreur inspirée par les excès commis et l'admiration ressentie devant la puissance de ce règne.

« *Au fil du temps, ajoute Ibn Ḥayyān, on lui prêta, à propos de son extrême cruauté, de sa [propension à] franchir les limites, du zèle déployé à infliger des châtiments exemplaires, de sa suspicion et de son non-respect de la protection qu'il accordait, des histoires abominables, dont la véracité, la plupart du temps, ne fut pas démontrée (...). Néanmoins, même si l'on ne peut le tenir responsable de tous ces crimes, il est impossible de l'innocenter de ses assauts de violence effroyables et de son extrême cruauté, ainsi que de sa tendance à soupçonner tout un chacun de lui manquer d'obéissance.*<sup>14</sup> »

5. Ibid., p. 24.

6. Ibid. : « *ġabbār abrama al-umūr wa-huwa mutanāqid.* »

7. Ibid. : « *asad farasa al-ṭulā wa-huwa rābiḍ.* »

8. Ibid.

9. Ibid. : « *wa-ġabbār lā-ta'manuhu al-kumāt.* »

10. Ibid. : « *ġabbār min ḡabābirat al-anām.* »

11. Ibid.

12. Ibid. « *ḥarbuḥu samm lā-yubṭi'u wa-sahm lā yuḥṭi'u, wa-silmuhu ṣarr ḡayr ma'mūn.* »

13. Ibid. « *asad al-mulūk, wa-ṣīḥāb al-fitna, wa-rābiḍ al-'ār, wa-mudrik al-awtār, wa dū al-anbā' al-badi'a, wa-l-ḥawādīt al-ṣāni'a, wa-l-waqā'i' al-mubīra, wa-l-himam al-'aliyya wa-l-saṭwa al-abīyya.* »

14. Ibid., p. 25 : « *fa-laqad humila 'alayhi 'alā marr al-ayyām, fi bāb fart al-qaswa wa-tağāwuz al-hudūd, wa-l-iblāg fi al-mutla wa-l-ahd bi-l-zinna, wa-l-iḥfār li-l-dimma, ḥikāyāt ṣāni'a lam yabdu fi-akṭarihā li-l-'ālim bi-ṣidqihā dalīlun yaqūmu 'alayhā (...), wa-mahmā bari'a min mağabbatihā, fa-lam yabra' min fazā'at al-saṭwa wa-ṣiddat al-qaswa, wa-sū' al-ittihām 'alā al-ṭā'a.* ».

L'anecdote illustrant peut-être le mieux la cruauté prêtée à al-Mu'tađid est celle qui traite du « jardin des têtes » (« *hadīqat al-rū'ūs* »), dans lequel le roi exposait les têtes de ses ennemis ; il aimait le soir contempler l'arbre où pendaient ces horribles fruits. Le montrer à ses proches ou à ses hôtes d'un soir lui permettait d'entretenir la crainte et l'obéissance. Il conservait même dans un coffre fermé qui ne fut découvert qu'après la chute de son fils les têtes embaumées de ses plus illustres ennemis<sup>15</sup>.

Contrairement à ce qui était le cas pour al-Mu'tađid, Ibn Bassām ne se fait guère l'écho de l'activité politique d'al-Mu'tamid, insistant bien davantage sur ses talents poétiques<sup>16</sup>. Al-Mu'tamid fut pourtant, comme son père en son temps, le plus puissant des princes des Taïfas. Parvenu au pouvoir en 1069, à la mort d'al-Mu'tađid, il régna sur la principauté de Séville, élargie par son père à une vaste région du Sud de la Péninsule, jusqu'en 1091. Guerroyant sans cesse, déployant à maintes reprises des talents de négociateur, il est présenté par de nombreuses sources comme courageux tout autant qu'intelligent. Al-Andalus cependant vit en cette seconde moitié du xi<sup>e</sup> siècle une inversion du rapport des forces avec les royaumes chrétiens du Nord. Ceux-ci prélevèrent dès les années 1030-1040 sur les États musulmans divisés des tributs, les *parias*, pour prix de leur intervention ou de leur neutralité dans les conflits entre roitelets andalous. Dès les années 1060, ces mêmes États chrétiens prirent des villes : Coimbra en 1064, et surtout Tolède en 1085. Al-Mu'tamid de Séville ne démerita pas particulièrement dans ce jeu de dupes qui caractérisait l'arène politique péninsulaire. Il fut tour à tour, au gré des revirements qui caractérisèrent cette histoire, capable de nouer des alliances, mais aussi de s'opposer aux demandes sans cesse plus insolentes d'Alphonse VI de Castille, à l'instar de celle formulée vers 1085 dans laquelle le souverain chrétien demandait à al-Mu'tamid, outre l'énorme somme d'argent habituelle, la possibilité pour sa femme d'accoucher dans la grande-mosquée de Cordoue ! La réponse fut des plus directes : le roi sévillan écrasa un écritoire sur le crâne de l'ambassadeur d'Alphonse VI, le tuant sur le champ. Al-Mu'tamid, contraint dès lors de résister au chrétien sans en avoir les forces, fut obligé, en accord avec d'autres princes andalous dont le célèbre 'Abd Allāh de Grenade, de solliciter l'aide des Berbères almoravides qui venaient d'unifier sous leur pouvoir la partie Ouest du Maghreb. Al-Himyārī, géographe très postérieur aux événements (il meurt probablement au début du xiv<sup>e</sup> siècle) mais compilateur averti, relate la réaction des princes andalous :

« Certains écrivirent à Ibn 'Abbād, d'autres vinrent lui parler de vive voix pour le mettre en garde contre les conséquences malheureuses qui pourraient résulter de son projet, et ils lui dirent : « L'exercice de la royauté se traduit toujours par des résultats plus négatifs que positifs, et deux épées ne sauraient être réunies dans un même fourreau ! » À quoi Ibn 'Abbād fit cette réponse devenue proverbiale : « Mieux vaut mener paître des chameaux que mener paître des pourceaux ! », voulant dire par là qu'être dépossédé par Ibn Tāšfīn, et devenu son prisonnier, faire paître ses chameaux au Sahara, lui paraissait un sort

<sup>15</sup>. *Ibid.*, p. 27-28.

<sup>16</sup>. *Ibid.*, p. 41-42.

préférable à celui qui l'attendrait, une fois mis en déroute par Alphonse, tombé captif entre ses mains et réduit à faire paître ses pourceaux en Castille. Il était de plus réputé pour le soin réfléchi avec lequel il pesait ses décisions.<sup>17</sup>»

C'était effectivement prémonitoire : les Berbères almoravides, commandés par Yūsuf Ibn Tāšfin, vinrent une première fois dans la Péninsule en 1086 et infligèrent à Alphonse VI, avec l'aide d'al-Mu'tamid, la retentissante défaite de Zallāqa. Après plusieurs campagnes en al-Andalus et sur l'avis de jurisconsultes andalous et orientaux, dont le grand al-Ġazālī, Yūsuf Ibn Tāšfin décida en 1090 qu'il était licite de démettre les souverains andalous, taxés de compromission avec les pouvoirs chrétiens. À l'issue d'un an de résistance (1090-1091), al-Mu'tamid dut capituler en septembre 1091. « Al-Mu'tamid et sa famille furent déportés après qu'on leur eut enlevé toutes leurs richesses, dont ils ne purent rien emporter, si ce n'est une mule chargée de vivres. Ils montèrent sur un navire et furent débarqués de l'autre côté du Détrroit, comme dans un tombeau.<sup>18</sup> »

L'essentiel de la notice d'Ibn Bassām est axé sur les jours précédant la destitution du souverain sévillan<sup>19</sup> et sur son séjour en exil à Aġmāt<sup>20</sup>, l'auteur citant non seulement les compositions du roi lui-même durant sa traversée de cette épreuve, mais aussi celles de ses poètes favoris. La figure du père, roi violent et intransigeant, mais volant de victoire en victoire sur ses ennemis, s'oppose ainsi à la figure du fils, courant, lui, à sa perte, roi malheureux, héros tragique de sa propre vie, telles les deux faces d'une même monnaie.

## Une continuité dynastique et poétique

Le père et le fils se rapprochent néanmoins sur plusieurs autres plans, dont un, essentiel et constitutif de l'identité 'abbādide : ils partagent le talent dans l'art poétique. Cet attribut semble d'ailleurs constituer un trait commun à tous les hommes de la lignée puisqu'il est partagé également par le grand-père, le cadi Abū al-Qāsim et par certains fils d'al-Mu'tamid. Leurs relations mêmes sont, dans certaines situations, indissociables de l'expression poétique ; il existe ainsi un scénario de la répétition qui affecte les relations entre pères et fils, et qui se caractérise par la composition de nombreux poèmes d'excuse adressés par les fils à leur père.

Parmi tous les genres abordés par la poésie arabe, celui des poèmes « d'excuse », dénommés en arabe « *i'tidāriyyāt* », pour demeurer assez marginal par rapport, par exemple, au panégyrique ou à la satire, n'en est pas moins un genre cultivé depuis la période préislamique, et qui a offert à la tradition poétique arabe quelques-uns de ses plus beaux fleurons. Al-Nābiġa al-Ḏubyānī<sup>21</sup>, poète

<sup>17.</sup> Lévi-Provençal, *La Péninsule ibérique*, texte arabe p. 84-86 ; trad. p. 104-106. Al-Ḥimyarī reprend le texte d'Ibn 'Idārī, tel que présenté dans son *Bayān* IV, voir en particulier les p. 114-121.

<sup>18.</sup> Abū Muḥammad 'Abd al-Wāhid al-Marrūkušī, *Kitāb al-Mu'ġib*, édité par Dozy, *The History of the Almohades*, p. 98 à 101 ; trad. espagnole p. 110-113.

<sup>19.</sup> *Ibid.*, p. 52-57.

<sup>20.</sup> *Ibid.*, p. 57-81.

<sup>21.</sup> Il vécut au vr<sup>e</sup> siècle apr. J.C.

qui fréquenta les cours des Ḥassānides<sup>22</sup> et des Lahmides<sup>23</sup>, lui donna ses lettres de noblesse, et l'ode dans laquelle il tente d'apaiser le courroux du roi d'al-Ḥīra, al-Nu'mān b. Mundir<sup>24</sup>, figure parmi les plus célèbres de la poésie archaïque, et même comptée par certains transmetteurs au nombre des *Mu'allaqāt*.

On pense également au célèbre poème surnommé « *Burda*<sup>25</sup> », adressé par Ka'b b. Zuhayr<sup>26</sup> au Prophète. Le poète, peu séduit par la nouvelle religion, avait composé une violente satire à l'adresse de Muḥammad et se trouvait en danger de mort, verser son sang ayant été déclaré « licite » par le Prophète. Dès lors, il n'avait d'autre choix que de tenter de faire amende honorable auprès du nouvel homme fort de Médine. Il composa donc cette ode, commençant par « *Bānat Su'ādu...* » et vint la déclamer devant le prophète lui-même, le visage voilé. Il semble que ce poème lui ait permis d'échapper à la mort. Dans ces cas, le poème d'*i'tidār* représente un enjeu très important, puisqu'il constitue une monnaie d'échange contre la vie sauve, contre une « rédemption », comme l'a bien montré Susanne Pinckney Stetkevych<sup>27</sup> à propos de la *Burda* de Ka'b.

Al-Mu'taṣid, déjà, avait composé un poème d'excuse pour son propre père<sup>28</sup>, qui débutait par le vers suivant :

*Je me suis efforcé de t'obéir, tant en mon for intérieur qu'à la face du monde, mais je n'ai récolté, en guise de récompense, que tes blâmes<sup>29</sup>.*

C'est également par un poème d'excuse adressé à son père qu'al-Mu'tamid fut propulsé au devant de la scène. L'obtention du pardon paternel était d'autant plus nécessaire qu'al-Mu'taṣid avait déjà fait exécuter son fils et héritier Ismā'il, un frère aîné du futur al-Mu'tamid, en 450/1058, peut-être en raison d'une trahison lors d'une expédition menée contre Cordoue<sup>30</sup>.

<sup>22</sup>. Dynastie arabe préislamique, alliée de Byzance. Voir Shahid, « *Ghassān* ».

<sup>23</sup>. Dynastie arabe préislamique qui régna trois siècles environ, de 300 à 600 de J.-C. environ. Rois semi-indépendants et clients des Sassanides, ils constituent la force dominante dans l'histoire politique, militaire et culturelle des Arabes pendant les trois siècles qui ont précédé la naissance de l'Islam. Voir Shahid, « *Lakhmids* ».

<sup>24</sup>. Al-Nu'mān b. al-Mundir : dernier roi lahmid d'al-Ḥīra. Son règne (vers 580-602 de J.-C.) est le plus mémorable après celui de son grand-père al-Mundir III (m. 554). Voir Shahid, « *al-Nu'mān (III) b. al-Mundhir* ».

<sup>25</sup>. Ce nom, qui signifie « manteau », est une allusion à la tradition selon laquelle le Prophète aurait offert au poète son manteau après avoir entendu ce poème et lui avoir pardonné.

<sup>26</sup>. Voir Basset, « *Ka'b b. Zuhayr* ».

<sup>27</sup>. Pinckney Stetkevych, « *Pre-Islamic Panegyric* », p. 1-57.

<sup>28</sup>. Ibn Bassām, *al-Daḥira* II/1, p. 31, et Ibn al-Abbār, *al-Hulla al-Siyarā* II, p. 46 : 15 vers.

<sup>29</sup>. Vers 1 : « *Ata'tuka fi sirri wa-ğahriya ġāhidan fa-lam yaku lī illā l-malāma ṭawābū.* » Nous ignorons malheureusement dans quelles circonstances il fut composé.

<sup>30</sup>. Ibn Bassām, *al-Daḥira* II/1, p. 50. C'est le seul passage où Ibn Bassām fait allusion à ce meurtre. Voir Benabdesselem, *La vie littéraire*, p. 177-178, qui indique que les motifs de ce désaccord entre le père et le fils sont très mal connus. Le *Bayān* a conservé un récit sur cet événement (Ibn 'Idārī, *al-Bayān* III, p. 245-248). Il y avait de glorieux précédents dans l'histoire andalouse puisque tant le premier calife omeyyade de Cordoue, 'Abd al-Rahmān III, que le *hāġib* Ibn Abī 'Āmir al-Manṣūr, à l'extrême fin du X<sup>e</sup> siècle, sont réputés avoir tué un de leurs fils de leurs propres mains.

Cette exécution fut pour beaucoup dans la réputation sulfureuse du roi. Il semble pourtant que ces événements aient profondément affecté le souverain, si l'on en croit le récit rapporté par Ibn 'Idārī :

« Lorsque les vizirs entrèrent chez al-Mu'tadid trois jours après la mort de son fils, le visage du roi était si sombre, que tous auraient souhaité ne jamais avoir été témoins de ce spectacle, et qu'ils furent incapables de le saluer et de lui adresser la parole.<sup>31</sup> »

On comprend d'autant mieux la terreur dont devait être saisi le second fils, Muḥammad, et l'empressement avec lequel il composa ce poème d'excuse dans les circonstances suivantes : en 458/1066, al-Mu'tadid avait envoyé en expédition ses deux fils, Muḥammad et Ḡābir, dans le but de secourir des troupes de Malaga qui s'étaient soulevées contre la domination en cette ville du prince ziride de Grenade, Bādīs. Ce dernier écrasa les troupes sévillanes, infligeant une retentissante défaite au jeune prince 'abbādide. Selon Ibn 'Idārī, al-Mu'tamid ne dut d'échapper à la colère de son père qu'à son talent poétique. Quatre notices biographiques d'al-Mu'tamid sur sept traitent de l'épisode de Malaga : il s'agit de celles des *Qalā'id* d'al-Fath Ibn Ḥāqān<sup>32</sup>, de la *Dahīra* d'Ibn Bassām<sup>33</sup>, du *Bayān* d'Ibn 'Idārī<sup>34</sup> et de la *Hulla* d'Ibn al-Abbār<sup>35</sup>. Le prince aurait composé en ces circonstances deux poèmes d'excuse, dont les auteurs font grand cas, notamment parce que ces poèmes renforcent le lien généalogique établi par l'ensemble des biographes entre la dynastie sévillane et celle des Lahmides d'al-Ḥīra. Le fait que l'auteur du *Bayān* cite un poème d'excuse d'al-Mu'tamid n'est pas anodin, car cet ouvrage historiographique inclut très peu de textes poétiques. Cela confirme que ce poème semble avoir été doté d'un statut singulier dépassant sa seule valeur littéraire. Ibn 'Idārī conclut son récit en mentionnant que, à la réception de ce poème, al-Mu'tadid accorda son pardon à ses deux fils et les rappela à lui.

Dans la *Hulla*, le traitement de l'épisode est cette fois fort différent, puisqu'il intervient dans la partie de la notice d'al-Mu'tamid consacrée au talent poétique hors norme du prince. Dans ce cadre, l'un des poèmes d'excuse est convoqué pour témoigner de ce talent<sup>36</sup>. Il est introduit par une courte présentation<sup>37</sup>, qui insiste sur la responsabilité du prince, clairement accusé

31. Ibn 'Idārī, *al-Bayān* III, p. 245.

32. Ibn Ḥāqān, *Qalā'id*, p. 20-22, Ibn Ḥāqān cite d'abord deux vers du premier poème d'excuse [mètre *basīt mağzū'*] (les vers 1 et 3, sur un total de cinq vers), qui se trouve aussi dans le *Dīwān* d'al-Mu'tamid, p. 33. Puis il cite onze vers de l'autre poème, qui en comprend 40 [mètre *basīt*], donné dans le *Dīwān*, p. 36-38.

33. Ibn Bassām, *al-Dahīra* II/1, p. 4-50 Seul l'un des deux poèmes est retenu par Ibn Bassām.

34. Ibn 'Idārī, *al-Bayān* III, p. 273-275. Le récit de l'épisode prend place dans un chapitre nommé : *Dikr duḥūl al-żāfir Muḥammad b. 'Abbād Mālaqatan wa-ḥurūğihī maflūlan minhā ba'da taqalluṣ al-żilāl al-hammūdiyya al-hassaniyya 'anhā*. (« Comment Muḥammad b. 'Abbād après être entré triomphalement à Malaga, à la suite de l'effondrement du pouvoir des Hammudites, fut contraint de s'en retirer, défait. »). Un seul poème est là aussi retenu.

35. Ibn al-Abbār, *al-Hulla al-Siyarā* II, p. 56-59. Il présente des extraits des deux poèmes.

36. *Ibid*, p. 56-58. L'autre fragment poétique, composé pour se faire pardonner de son père après cette défaite, est cité à la fin du commentaire sur le premier poème, mais ne fait l'objet d'aucun commentaire (p. 59, cinq vers).

37. « Voici un poème qu'il composa pour amadouer son père al-Mu'tadid, lorsqu'il fit preuve de négligence dans l'affaire de Malaga et que, ses compagnons l'ayant abandonné, il en fut chassé et dut se réfugier à Ronda où

de négligence. Le poème, quant à lui, est présenté dans une version beaucoup plus longue que celles figurant dans les *Qalā'id* et la *Dahīra*<sup>38</sup>. Mais, surtout, il est suivi par une anecdote très intéressante, que cette notice est la seule à présenter<sup>39</sup>. Ibn al-Abbār s'appuie sur le témoignage d'Ibn al-Labbāna, ce qui pose d'ailleurs un problème souligné par l'éditeur de l'ouvrage : en effet, le contexte du *habar* semble indiquer que les faits rapportés ne peuvent avoir eu lieu que longtemps après la fin du règne des 'Abbādides. Voici donc ce que nous dit cette anecdote : un Sévillan qui avait mémorisé ce poème se serait rendu chez des Arabes (Bédouins) vivant dans une contrée lointaine (*ilā aqṣā hayy fī al-'Arab*). Une nuit, lors d'une soirée sous la tente, il se serait remémoré le faste de la dynastie 'abbādide<sup>40</sup> et aurait déclamé ce poème dans les règles de l'art. Le chef de la tribu, sous le charme, se serait alors enquis du nom de l'auteur de ce texte. Le visiteur lui aurait révélé qu'il s'agissait de l'un des rois d'al-Andalus connu sous le nom d'Ibn 'Abbād<sup>41</sup>. Le *sayyid* aurait déclaré que ce roi avait sans doute disposé de peu de temps pour les affaires de l'État, une poésie d'une telle qualité ne pouvant être l'œuvre d'un homme ayant d'autres occupations<sup>42</sup>. Le Sévillan l'ayant démenti, en évoquant l'importance du rôle politique du roi, le bédouin, étonné, aurait demandé des informations sur la généalogie de ce roi. L'homme aurait alors révélé l'origine arabe et lahmide d'al-Mu'tamid<sup>43</sup>. Ivres de fierté, les Bédouins auraient alors manifesté bruyamment leur joie et offert à leur hôte de nombreux chameaux.

Ibn Bassām, dans la *Dahīra*, classe ce poème dans une rubrique intitulée : « *Fragments extraits des poèmes protocolaires composés dans le style des poèmes adressés à des intimes.* »<sup>44</sup> Ce titre rend compte d'un brouillage entre la sphère des *sultāniyyāt*, qui est celle des échanges protocolaires et officiels, et la sphère des *ihwāniyyāt*, qui est celle des échanges amicaux et intimes. Pourtant, on s'attendrait plutôt à trouver, en ce qui concerne le texte qui nous intéresse, la formulation inverse, à savoir que ce poème soit présenté comme appartenant aux *ihwāniyyāt*, puisque adressé à son père, mais conçu dans le style solennel et pompeux des *sultāniyyāt*. Ibn Bassām présente trois passages de ce poème, qui réunissent 13 vers. C'est un peu plus que la version des *Qalā'id* qui, comportant 11 vers, ne recoupe que partiellement celle d'Ibn Bassām<sup>45</sup>. Or, dans

il séjourna quelque temps menacé par la colère de son père.» (Wa-lahu yasta'ṭifū abāhu al-Mu'taṣid, lammā farraṭa fī amri Mālaqa wa-hazalahu aṣḥābuhu fa-uhriġa minhā wa-laġ'a'a ilā Rundā fa-aqāma bihā muddatā taħta mawġidat abīhi. »).

38. 35 vers sont cités dans cette version.

39. *Ibid.*, p. 58-59.

40. *Ibid.* : « taḍakkara al-dawla al-'abbādiyya wa-rawnaqahā. »

41. *Ibid.* : « huwa li-malik min mulūk al-Andalus yu'rifu bi-bni 'Abbād. »

42. *Ibid.* : « fa-miṭlu hādā al-ṣī'r lā yaqūlubu man šugila bi-šay'in dūnahu. »

43. *Ibid.* : « huwa fī al-ṣamīm min Laġm wa-l-ḍu'āba min Ya'rūb. »

44. *Ibid.*, p. 46. « Mā aħraqgħu min maqtū'ātīhi al-sultāniyya allatī aġrāħā maġrā al-ihwāniyyāt ».

45. Ibn Ḧāqān, *Qalā'id*, p. 21 : il s'agit des vers 1, 3-4, 14, 16 à 21, 23.

le *Dīwān* d'al-Mu'tamid, le même poème renferme 40 vers<sup>46</sup>. C'est cette dernière version, la plus longue, que nous allons examiner, et dont voici le début<sup>47</sup> :

*Calme ton cœur et ne laisse pas les sombres pensées prendre le dessus sur toi! En quoi tristesse et frayeur pourraient-elles t'aider?*

*Tiens en respect tes paupières, ne les autorise pas à verser des larmes, et supporte [la situation] avec patience, comme tu as toujours su le faire dans les épreuves;*

*Si un arrêt du destin a fait obstacle à la réalisation de ton dessein, sache que rien ne peut contrecarrer la volonté divine;*

*Si, pour une fois, le destin t'a déçu, [pense à] tous les combats que tu as menés et remportés!*

*Et si tu demeures interdit par le crime que tu as commis, [sache que] dans ces ténèbres resplendit une pleine lune: les excuses [que tu vas présenter].*

Notons d'abord qu'aucune allusion explicite n'est faite dans le poème aux circonstances l'ayant dicté, puisque ni Malaga, ni les Zirides ne sont nommés. En revanche, et comme le veut la règle du *madīḥ*, al-Mu'taqid est nommé explicitement<sup>48</sup>, mais ce vers n'est cité ni par Ibn Bassām, ni par Ibn Ḥāqān. Conformément à la tradition des poèmes d'*i'tidār* que nous avons évoquée plus haut, une partie du texte est axée sur le panégyrique du père/roi<sup>49</sup>. Ainsi, al-Mu'tamid gratifie son père du titre de *humām* (« héros, homme magnanime, brave et généreux »)<sup>50</sup>, puis, dans le vers 11, de celui de *samayda'*, terme qui, selon les commentateurs, signifie « *al-sayyid al-karīm al-ṣarīf al-sahī al-muwaṭṭa'* *al-aknāf al-ṣugā'* », réunissant donc, dans un seul vocable, toutes les vertus arabes traditionnelles, à savoir : la noblesse d'âme, la générosité, le courage et la douceur de caractère. C'est ensuite à la main du souverain d'être évoquée : elle inspire la plus grande crainte, au point de ressembler à une roche, mais sait, dans le même

46. Al-Mu'tamid, *Dīwān*, p. 36-40. Les vers présentés dans Ibn Bassām, *al-Dāḥīra* II/1, correspondent, dans le *Dīwān*, aux vers : 1, 3 à 5, 13, 16-17, 20-21, 26 à 30.

47. « *Sakkīn fu'ādaka lā taḍhab bīka l-fikaru  
Wa-zğur ḡufūnaka lā tarḍa l-bukā'a lahā  
Wa-in yakun qadarun qad 'āqa 'an watarin  
Wa-in takun ḥaybatun fi d-dahri wāhidatun  
In kunta fī ḥayratin min ġurmī muġtarimin*

48. V. 7 : « *Fawwid ilā-llāhi fi-mā anta hā'ifuhu*

49. Il s'agit des vers 11 à 15. Ce passage ne figure dans aucune des deux anthologies non plus.

50. V. 10 : « ... man miṭlu l-humāmi Abī

*mādā yu'īdu 'alayka l-batṭu wa-l-ḥaḍarū  
wa-ṣbir fa-qad kunta 'inda l-ḥaṭbi taṣṭabirū  
fa-lā maradda li-mā ya'tī bibi l-qadarū  
fa-kam ġazawta wa-min ašyā'i ka z-żafarū  
fa-inna 'udraka fī zalmā'ihā qamarū. »*

*wa-tiq bi-Mu'taqidin bi-llāhi yaġtafiru. »* (« Confie ce que tu crains à Dieu, et accorde ta confiance en la clémence d'al-Mu'taqid bi-llāh »).

'Amrin, – abīka –, lahu maġdun wa-muftaharū. »

temps, se montrer généreuse<sup>51</sup>. Le roi est ensuite assimilé à un « lion tuant les chevaliers comme des proies<sup>52</sup> » et à un « chevalier dont les accès de fureur sont craints par les héros<sup>53</sup> ».

Tout au long du poème, al-Mu'tamid plaide non coupable<sup>54</sup>. Il n'exprime aucun sentiment de repentance, et ne reconnaît aucune responsabilité dans le fiasco qu'il a subi : comme toujours, c'est le *qadar*, le destin, qui est incriminé :

*Si un arrêt du destin a fait obstacle à la réalisation de ton dessein, sache que rien ne peut contre-carrer la volonté divine<sup>55</sup>.*

Le prince relativise la gravité de son échec, en opposant l'issue défavorable de cette campagne avec toutes les autres victoires qu'il a engrangées, valorisation qui relève nettement du *fahr* (jactance)<sup>56</sup>. Bien plus, il rejette la faute sur les Berbères (dénommés « *qawm* »), qui, en quatre vers<sup>57</sup>, sont l'objet d'une attaque violente. De ces quatre vers, fait notable, seul le premier figure dans les deux anthologies :

*La faute n'incombe qu'à un groupe plein de vices, envers lesquels tu demeures loyal alors qu'ils tra-hissent<sup>58</sup>.*

*Des personnes dont le conseil n'est que perfidie, qui [affirment] t'aimer alors qu'en réalité ils te haïssent, et dont la gestion des biens qui leur sont confiés, loin d'être utile, s'avère calamiteuse;*

*La haine s'entend dans les paroles qu'ils t'adressent, et l'animosité perce dans les regards qu'ils te lancent;*

*Si de leurs propos émane un souffle qui te brûle le cœur, c'est qu'il s'agit là d'étincelles entretenues par le feu de la haine<sup>59</sup>.*

51. V. 12 : « *Lahu yadun kullu ḡabbārin yuqabbiluhā law lā nadāhā la-qulnā innahā l-hağarū.* » (« Tous les puissants viennent lui baisser la main qui, n'était sa générosité, pourrait être décrite comme une roche »). C'est encore là un cliché des panégyriques.

52. V. 13 : « *Yā ḏayğaman yaqtulu l-fursāna muftarisan* ».

53. V. 14 : « *wa-fārisan taḥḍaru l-abṭālu ṣawlatahu* ». Le vers 15 insiste quant à lui sur la magnanimité du roi : « *huwa llaḍī lam taṣim yuminākā ṣafḥatahu illā taṭī murādūn wa-nqaḍā waṭarū.* » (« À peine ta main droite l'a-t-elle touché, que ta requête est satisfaite et tes besoins comblés »).

54. V. 20, lui aussi présent dans les deux notices que nous examinons :

« *Lam ya'ti 'abduka ḥanban yastaḥiqqu bihi 'atban wa-hā huwa qad nādāka ya'tadiru.* » (« Ton esclave n'a commis aucune faute méritant ton châtiment... »).

55. V. 3, qui, lui, figure aussi bien chez Ibn Bassām que chez Ibn Ḥāqān :

« *Wa-in yakun qadarun qad 'āqa 'an waṭarin fa-lā maradda li-mā ya'tī bihi l-qadarū.* »

56. Le vers 4 figure aussi dans les deux notices que nous examinons : « *Wa-in takun ḷaybatun fi d-dahri wāhidatun fa-kam ḡazawta wa-min aṣyā'i ka z-zafarū.* » (« Si, pour une fois, le destin t'a déçu, [pense à] tous les combats que tu as menés et remportés ! »).

57. V. 21 à 24.

58. V. 21 : « *Mā d-danbu illā 'alā qawmin dawī dağalin*

*wafā lahūm 'ahduka l-mā'hūdu id ḡadarū.* »

59. V. 22 à 24 : « *Qawmūn naṣīḥatuhūm ḡiśšūn wa-ḥubbuhūm*

*buğdun, wa-naf'uhum, - in şarrafū -, ḍararū*

*Yumayyazu l-buğdu fi l-alfāzi in naṭaqū*

*wa-yu'rifu l-ḥiqdu fi l-alḥāzi in nazārū*

*In yaḥriqi l-qalba nafatūn min maqālīhim*

*fa-innamā dāka min nāri l-qilā šararū.* »

Jouant toujours sur le registre du *fahr*, il insiste sur sa patience et sa constance (*sabr*)<sup>60</sup>. Habilement, il évoque également le prestige de son lignage<sup>61</sup>.

Néanmoins, nous sommes frappés par les termes évoquant le rapport du prince avec son père ; celui-ci est en effet présenté comme un rapport maître-esclave. À quatre reprises, al-Mu'tamid emploie des termes sans ambiguïté à ce sujet<sup>62</sup>, tandis qu'il qualifie son père de « seigneur »<sup>63</sup>. Le prince ne fait pas appel dans ce texte à la tendresse, à l'affection d'un père, mais à la clémence d'un seigneur impitoyable, qui n'est pas sans rappeler la clémence d'un dieu tout-puissant à l'égard de ses créatures. Le poème témoigne donc de la tension, de la violence même, qui prévalaient entre le prince et son père. Il est, nous semble-t-il, assez rare que le lignage patrilinéaire soit à ce point central dans l'identité même d'un souverain<sup>64</sup>. Peut-être est-ce une caractéristique des princes des Taïfas andalous, parvenus au pouvoir grâce à la *fitna* et dépourvus pour la plupart d'une légitimité ancienne. L'affirmation de l'ancre au sein d'une lignée, si réduite soit-elle, vise à faire oublier la brièveté de leur histoire.

Enfin débarrassé de l'encombrante et dangereuse figure paternelle, al-Mu'tamid put constituer sa cour à sa guise et s'entourer des proches de son choix. Cette constellation dépasse le cadre des relations de parenté au sens strict ; il serait ainsi difficile d'en exclure Ibn 'Ammār<sup>65</sup>, l'amant, ami et compagnon de toute une vie, rival invétéré d'I'timād, la seule épouse légitime du souverain sévillan.

### Le compagnon, Ibn 'Ammār

Al-Mu'tamid avait été nommé, à 12 ou 13 ans, gouverneur de Silves ; c'est là, d'après certains auteurs, qu'il rencontra Ibn 'Ammār (422-477/1031-1086), celui que le prince ziride de Grenade, 'Abd Allāh, appela dans ses Mémoires son âme damnée. Né en 1031 près de Silves, ville de l'actuel Portugal, dans une famille modeste et sans renom, Abū Bakr Muḥammad b. 'Ammār al-Andalusi al-Mahrī étudia à Cordoue, où il acquit une excellente culture littéraire. Il se mit dès lors en quête d'un mécène auprès duquel il pourrait monnayer son talent poétique. Arrivé à Séville en 1053, il fit tout pour se faire apprécier d'al-Mu'tadid, dont il loua de manière particulièrement insistante et intéressée les immenses qualités, mettant à son service son talent de poète. Puis Ibn 'Ammār ne tarda pas à se lier avec le prince Muḥammad et l'accompagna

60. Le poème renferme quatre occurrences de cette racine : deux au v. 2, deux au vers 9.

61. V. 9 : « *Fa-innaka min qawmin ūlā ḡaladin* »

62. V. 14 : « *'abdaka* » et « *qinn* », v. 20 : « *'abduka* », et v. 25 : « *mamlūkin* ».

63. V. 25 : « *mawlāya* ».

64. Il aurait été très intéressant d'approfondir l'analyse de la relation ayant prévalu entre al-Mu'tamid et son père, à travers l'étude d'autres fragments poétiques mettant en lumière la part du stéréotype poétique dans ces textes. L'espace qui nous est ici imparié ne permet malheureusement pas ce développement, que nous tenterons de mener à bien ultérieurement.

65. La spécificité de la relation du roi à Ibn 'Ammār tient au fait qu'il s'agit d'une relation entre adultes, et que nous ne sommes donc pas ici dans le cas de figure le plus courant, celui des relations entre adultes et éphèbes qui étaient devenue, en al-Andalus, quasiment la norme.

à Silves lorsque celui-ci y fut nommé gouverneur. Très vite, il prit de l'ascendant sur le jeune prince. Des rumeurs commencèrent à courir sur les deux jeunes gens, si bien qu'al-Mu'taṣid, jugeant l'influence d'Ibn 'Ammār pernicieuse, rappela son fils à Séville et expulsa son ami du pays. Malgré tous ses efforts, celui-ci ne put revenir dans la capitale 'abbādide qu'après la mort d'al-Mu'taṣid, en 1069, et l'accession au pouvoir de son ancien compagnon, devenu al-Mu'tamid. Ibn Ḥāqān a décrit les relations entre Ibn 'Ammār et al-Mu'tamid comme semblables à celles qui unissaient, chez les Abbassides, le calife Harūn al-Rašīd et Ča'far le Barmékide. Cependant les deux hommes, pour partager les mêmes plaisirs, ne se trouvaient pas pour autant sur un pied d'égalité. Ibn 'Ammār, très ambitieux, visait avant tout le pouvoir et subissait de mauvaise grâce les humiliations que lui infligeait le souverain. En outre, il dut céder la première place, dans le cœur du roi, à son épouse Rumaykiyya (l'timād), puis attendre la mort d'Ibn Zaydūn, qui l'exécrat, pour accéder à son tour au vizirat. C'est en cette qualité qu'il dirigea la politique étrangère du royaume. Mais dès 1078, l'amitié unissant les deux hommes se détériora irrémédiablement. En effet Ibn 'Ammār, s'étant emparé de Murcie pour le compte de son souverain, se proclama gouverneur indépendant de la ville. Chassé, il se réfugia, après bien des pérégrinations, à Tolède, auprès d'al-Mu'tamid b. Hūd. Capturé à Ségura, lors d'une expédition guerrière, il implora, depuis sa prison, le secours d'al-Mu'tamid, en composant des odes fort émouvantes. Mais les faits qu'on lui reprochait étaient particulièrement graves. Ibn 'Ammār n'avait pas hésité, grisé par son succès de Murcie, à adresser au roi de Valence un poème dans lequel il revendiquait une généalogie royale. Ayant eu vent de ce texte, al-Mu'tamid avait répliqué par une satire cinglante, dans laquelle il se gaussait des origines modestes et obscures de Ibn 'Ammār. Ce dernier, touché à vif, répondit par un pamphlet où il s'attaquait directement à la reine l'timād. Il semble que cette composition ait joué un rôle non négligeable dans la tragédie qui scella son destin. Les sources sont prudentes sur ce dernier point, indiquant que ces diatribes lui furent peut-être faussement attribuées par ses ennemis. Ibn 'Ammār ne fut donc pas sauvé par ses vers déchirants, lesquels ne parvinrent pas à attendrir le roi. Al-Mu'tamid décida de se venger du traître. Il racheta le prisonnier et le fit ramener à Séville chargé de fers et juché sur un âne. Là, Ibn 'Ammār subit les pires humiliations, avant d'être assassiné dans sa cellule de la main même de son ancien protecteur et amant, en 479/1086.

## L'épouse

Sur le plan familial, père et fils se distinguent aussi tous deux par l'attention portée à leur unique épouse légitime<sup>66</sup>: celle d'al-Mu'taṣid, de condition libre<sup>67</sup>, est identifiée comme la fille de Muğāhid al-Āmirī, et sœur de 'Alī b. al-Muğāhid, prince de Dénia<sup>68</sup>. La vigueur sexuelle de ce roi lui assura une nombreuse descendance, estimée par l'anthologue à 20 garçons et 20 filles.

66. *Ibid.*, p. 29 : Ibn Bassām insiste cependant également sur la passion éprouvée par al-Mu'taṣid pour les femmes (« *dā kalaf bi-l-nisā'* »), lui prêtant 70 concubines.

67. *Ibid.* : « *ilā hurratih al-haziyya ladayhi al-fadḍa min halā'ilihī...* ».

68. *Ibid.*

Al-Mu'tamid, quant à lui, est associé à son épouse légitime, Rumaykiyya/I'timād, qui semble avoir conservé toute son affection jusqu'à sa mort survenue en exil quelques années avant celle de son époux. On prétendit d'ailleurs que ce fut pour harmoniser son surnom à son nom que le roi choisit, parmi tous les *laqab-s* honorifiques, celui de Mu'tamid<sup>69</sup>. Les anecdotes sont multiples sur cette femme, ancienne esclave que le souverain sévillan avait rencontrée à Silves (ou à Séville), et dont il était tombé éperdument amoureux en raison de sa beauté, de son esprit et de ses talents poétiques. Le récit même de leur rencontre est tout à fait romanesque : alors que le futur al-Mu'tamid improvisait de la poésie en compagnie d'Ibn 'Ammār près du fleuve, ce dernier ne sut terminer le vers commencé par le prince. Comme il restait silencieux, une très belle jeune fille, qui lavait du linge à proximité, sortit d'un buisson et compléta le poème. Le prince en tomba immédiatement amoureux et malgré l'opposition de son père et la jalouse d'Ibn 'Ammār, l'affranchit et l'épousa. Ibn Bassām rapporte l'un de ses caprices : elle aurait exigé à Séville, au temps de la splendeur de son époux, d'aller marcher dans la boue. Le prince aurait alors donné l'ordre d'y répandre de l'ambre et de l'eau de rose afin que ce sol fût digne d'être foulé par les pieds de celle que tous appelaient la Grande Princesse<sup>70</sup>. Malgré l'important harem d'al-Mu'tamid et son goût pour « les jeunes filles au teint clair et aux seins pleins et ronds<sup>71</sup> », I'timād resta toute sa vie sa seule véritable reine. Son esprit et son talent poétique contribuèrent à créer une grande complicité au sein de leur couple et ils restèrent unis jusqu'à la mort.

## La descendance

Plusieurs des enfants du souverain sont cités par les sources, notamment parce qu'ils furent associés au tragique destin de leur père : ils subirent pour certains la mort lors des combats qui les opposèrent aux Berbères almoravides en 1090-1091 ; d'autres le suivirent en exil à Aḡmāt. Dans la *Hulla*, Ibn al-Abbār donne des informations assez précises sur la progéniture du roi, en énumérant les noms de neuf fils d'al-Mu'tamid<sup>72</sup> ; outre le prince 'Abbād Ibn Muḥammad, gouverneur de Cordoue, qui mourut en 467/1075 lors de la prise temporaire de la ville par al-Māmūn de Tolède, sont cités :

'Ubayd Allāh b. Muḥammad *al-Raṣīd*, Abū al-Ḥusayn, l'aîné selon Ibn al-Labbāna, qui partit avec son père en exil<sup>73</sup> et eut, selon Ibn al-Abbār, 47 enfants<sup>74</sup>.

'Abdallāh *al-Mu'tadd* b. Muḥammad, Abū Bakr, le cadet.

Al-Faṭḥ b. Muḥammad *al-Ma'mūn*, Abū Naṣr, le 3<sup>e</sup>, tué également à Cordoue.

69. Voir par exemple Ibn al-Abbār, *al-Hulla al-Siyarā* II, p. 62.

70. Ibn Bassām, *al-Daḥīra* II/1, p. 73.

71. Voir les traductions de Brigitte Foulon dans *Al-Andalus. Anthologie*, p. 232.

72. Ibn al-Abbār, *al-Hulla al-Siyarā* II, p. 62.

73. *Ibid.*, p. 68-70.

74. *Ibid.*, p. 68.

Yazīd al-Rādī Abū Ḥālid, 4<sup>e</sup>, tué par les Almoravides à Ronda<sup>75</sup>. Il est le ‘Abbādide ayant eu la progéniture la moins prolifique, puisqu'il n'eut que 7 enfants, et fut considéré comme le meilleur poète après son père.

‘Abbād b. Muḥammad *Sirāq al-Dawla*, Abū ‘Amr, tué par Ibn ‘Ukāša à Cordoue.

Al-Rabī’ b. Muḥammad *Tāq al-Dawla*, Abū Sulaymān.

Al-Ma’allā b. Muḥammad *Zayn al-Dawla*, Abū Hāsim, tous fils d’I’timād.

Ibn al-Abbār ajoute à cette liste les noms de deux autres fils, ayant vécu dans l'anonymat de leurs talents de copistes :

Yaḥya b. Muḥammad *Šaraf al-Dawla*, Abū Bakr<sup>76</sup>.

Hakam b. Muḥammad *Duhr al-Dawla*, Abū al-Makārim<sup>77</sup>.

Il est également fait mention des filles du souverain, qui suivirent leurs parents à Agmāt, près de Marrakech, après que les Almoravides les eurent déposés. C'est alors que le souverain ‘abbādide composa ses plus beaux poèmes, une quarantaine de pièces qui firent sa renommée. Il oppose la magnificence qu'il a connue en al-Andalus à la déchéance de son exil, qu'il illustre l'état de dénuement absolu dans lequel doit désormais survivre sa famille, et en particulier ses filles :

*Jadis, les fêtes te réjouissaient ; mais comment pourrais-tu jouir d'une fête qui, à Agmāt, te trouve captif ?*

*Tu vois tes filles vêtues de guenilles et affamées, contraintes de filer contre salaire, car elles ne possèdent plus rien<sup>78</sup>.*

*Elles sont venues te saluer, les yeux baissés, tristes et brisées.*

*Foulant la boue des rues de leurs pieds nus, comme si jamais elles n'avaient marché sur un sol recouvert de musc et de camphre<sup>79</sup>.*

Citons également ce vers très émouvant où il évoque la liberté des oiseaux :

*Que Dieu garde les gangas<sup>80</sup> et leurs petits ! Car les miens sont privés d'eau et d'ombrage<sup>81</sup> !*

75. *Ibid.*, p. 70-75.

76. *Ibid.*, p. 76-77.

77. *Ibid.*, p. 77-78.

78. Comble d'humiliation, c'est la fille de son ancien huissier, ‘Arīf, qui donne de la laine à filer à ses filles.

79. Ibn Bassām, *al-Ḏahīra* II/1, p. 73 (trad. B. Foulon) :

« <i>Fī mā maḍā kunta bi-l-a'yādi masrūran</i>	<i>fa-sā'aka l-īdu fī Agmāta ma'sūrā</i>
<i>Tarā banātika fi-l-aṭmāri ḡā'i'atan</i>	<i>yāgzilna li-n-nāsi mā yamlikna qīṭmīrā</i>
<i>Barazna naḥwaka li-t-taslimi hāṣī'atan</i>	<i>abṣāruhunna ḥasīrātin makāsīrā</i>
<i>Yaṭa'na fī t-ṭīni wa-l-aqdāmu hāfiyatun</i>	<i>ka'annahā lam taṭa' miskan wa-kāfūrā.</i> ».

80. Oiseau de la péninsule Arabique, très présent dans la poésie, car réputé pour pouvoir parcourir de grandes distances à la recherche d'un point d'eau et pour son sens de l'orientation très développé.

81. Ibn Bassām, *al-Ḏahīra* II/1, p. 72 (trad. B. Foulon) : « *A-lā 'aṣama llāhu l-qāṭā fī firābīhā fa-inna firābī hānahā l-mā'u wa-z-zillū.* »

Ce bref aperçu de la nébuleuse familiale gravitant autour d'al-Mu'tamid donnera, nous l'espérons, une idée de la façon dont l'image de ce souverain, complexe et riche, fut progressivement élaborée. C'est tout l'intérêt des figures archétypales que d'incarner l'universel et le singulier. Il est tout à la fois la somme de clichés caractérisant les princes arabes (bravoure, talent de poète, noblesse, etc.) et l'expression d'une figure singulière, que les relations avec ses très proches contribuent à rendre originale. Les mentions des liens complexes et ambigus tissés entre al-Mu'tamid et son père vont bien au-delà de ce qu'exige l'établissement d'une généalogie princière. Elles contribuent à nourrir la figure du souverain, bien plus que ne le fait l'habituelle déclinaison des mérites nécessaires à l'exercice du pouvoir. Tout aussi originale est la place accordée à Ibn 'Ammār, tant la littérature offre peu d'exemples de rois capables de ménager une place à un vizir, ami et amant reconnu ; il est rare qu'elle se fasse l'écho de relations amoureuses entre deux hommes de même âge, relations très éloignées de ce que l'on tolérait alors, l'attrait pour les éphèbes. Et que dire de la figure d'I'timād, ancienne esclave certes, mais également seule épouse légitime du prince et véritable reine de Séville. Dans ce cas également, le portrait étonne car il est tout à fait exceptionnel que la femme légitime, mère des enfants du souverain, sorte de l'ombre protectrice et indifférente à laquelle la cantonnent généralement les sources médiévales. Si les esclaves de prix méritent, comme tout objet de luxe, intérêt et publicité, les épouses, lorsqu'elles ne sont ni régente ni détentrice d'un pouvoir indûment exercé, n'ont aucune existence publique. Comment expliquer le traitement si particulier réservé à la parentèle ou à l'entourage proche d'al-Mu'tamid, ainsi qu'aux relations qu'ils ont nouées ? Plusieurs réponses peuvent être avancées. La première tient à l'exceptionnel destin de ce véritable héros tragique, passant des sommets à une déchéance qui accroît encore sa noblesse. Ce destin singulier exigeait qu'on donne un peu plus de chair au personnage et l'exposé de son intimité familiale y contribue grandement. La deuxième est d'ordre poétique : tous les protagonistes sont liés par une pratique commune de cet art, qui fonde leurs liens et qui les met, même de façon fugace, sur un pied d'égalité poétique qui rend possible leur portrait. Enfin, le roi-poète de Séville est devenu, pour les contemporains comme pour les chroniqueurs postérieurs, l'incarnation du prince andalou et de l'identité arabe de la Péninsule initiée par les Omeyyades et désormais perçue comme menacée, à la veille de la conquête d'al-Andalus par les Berbères almoravides. C'est du moins ce qu'en retint le grand orientaliste néerlandais Reinhard Dozy, père des études andalouses au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il écrivit dans son *Histoire des musulmans d'Espagne* : « Al-Mu'tamid eut la chance d'être le dernier prince représentant brillamment une nationalité et une culture intellectuelle qui succombèrent, ou peu s'en faut, sous la domination des envahisseurs. Une sorte de prédilection s'attacha à lui, comme au plus jeune, au dernier-né de cette nombreuse famille de princes poètes qui avaient régné sur l'Andalousie. On le regrettait plus que tout autre, presque à l'exclusion de tout autre, de même que la dernière rose de la saison, les derniers beaux jours de l'automne, les derniers rayons du soleil qui se couche, inspirent les regrets les plus vifs.<sup>82</sup> »

82. Dozy, *Histoire des musulmans d'Espagne*; extraits reproduits dans Dozy, *Le dernier émir de Séville*, p. 171.

## Bibliographie

### Outils de travail

- Encyclopaedia of Islam*, Second Edition, Brill Online, 2013  
 Basset, R., « Ka'b b. Zuhayr », IV, p. 330.  
 Shahid, Irfan, « Ghassān », II, p. 1044-1045.

- Id.*, « Lakhmids », V, p. 636-638.  
*Id.*, « al-Nu'man (III) b. al-Mundhir », VIII, p. 121-122.

### Sources

- Abū Muḥammad ‘Abd al-Wāhid Al-Marrūkušī, *Kitāb al-Mu’hib fi talḥīṣ aḥbār al-Maḡrib*, texte arabe édité par R. Dozy, *The History of the Almohades by Abdo-l-Wahid al-Marrekoshi*, Leyde, 1847; trad. espagnole par A. Huici Miranda dans *Colección de crónicas árabes de la Reconquista* IV, Tétouan, 1955.  
 Ibn al-Abbār, *al-Hulla al-Siyarā* II, édition critique de H. Monès, Dār al-ma’ārif, Le Caire, 1985 (2<sup>e</sup> édition).

- Ibn Bassām, *al-Daḥīra fī maḥāsin ahl al-Ğazīra* II/1, éd. I. ‘Abbās, Dār al-Taqāfa, Beyrouth, 1997.  
 Ibn Ḥāqān, *Qalā’id al-‘iqyān fī maḥāsin al-a’yān*, éd. M. al-‘Annābī, al-Maktaba al-‘atīqa, Tunis, 1966.  
 Ibn ‘Iḍārī, *al-Bayān al-muğrib fī aḥbār al-Maḡrib*, éd. I. ‘Abbās, Dār al-ṭaqāfa, Beyrouth, 1980.  
 Al-Mu’tamid, *Dīwān*, éd. T. Husayn, Dār al-kutub wa-l-watā’iq al-qawmiyya, Le Caire, 2008.

### Études

- Benabdesselem, Afif, *La vie littéraire dans l’Espagne musulmane sous les mulūk al-ṭawā’if*, Ifead, Damas, 2001.  
 Clément, François, *Pouvoir et légitimité en Espagne musulmane à l’époque des Taïfas* (v<sup>e</sup>/xi<sup>e</sup> siècle). *L’Imam fictif*, L’Harmattan, Paris, 1997.  
 Dozy, Reinhard Pieter Anne, *Histoire des musulmans d’Espagne, jusqu’à la conquête de l’Andalousie par les Almoravides (711-1110)*, 4 vol., Leyde, 1861; nouvelle édition revue et mise à jour par E. Lévi-Provençal, Leyde, 3 vol., 1932.  
 —, *Le dernier émir de Séville*, Édition Millet, Villepreux, 2009.  
 Foulon, Brigitte et Texier du Messil, Emmanuelle, *Al-Andalus. Anthologie*, Garnier Flammarion, Paris, 2009.  
 Lévi-Provençal, Évariste, *La Péninsule ibérique au Moyen Âge d’après le Kitāb al-Rawd al-mi’tār fī-habar al-aqtār d’Ibn ‘Abd al-Mun’im al-Himyārī*, Leyde, 1938.

- Lirola Delgado, Pilar, *Al-Mu’tamid y los Abadies. El esplendor del reino de Sevilla (s. xi)*, Séville, 2011.  
 Martinez-Gros, Gabriel, *Identité andalouse, Sindbad/Acte Sud*, Paris, 1997.  
 Pinckney Stetkevych, Susanne, « Pre-Islamic Panegyric and the Poetics of Redemption », in Suzanne Pinckney Stetkevych (éd.), *Reorientations/ Arabic and Persian Poetry*, Indiana University Press, 1994.  
 Viguera Molins, María Jesús, *Los reinos de taifas y las invasiones magrebíes (al-Andalus del XI al XIII)*, Mapfre, Madrid, 1992.  
 Wasserstein, David, *The Rise and Fall of the Party Kings. Politics and Society in Islamic Spain, 1002-1086*, Princeton University Press, Princeton, 1985.

